

LA CRISE

... on ne peut pas séparer l'existential et la pensée, le désir et la réflexion, le désir et la pensée, le contenu et la forme. A partir de la crise peut se faire un travail de renouvellement. Je vais encore une fois oser avancer des termes poético-religieux, mais dont il faut surtout retenir le côté poétique. A partir de la crise si l'on fait le travail de transformation radicale que nous sommes en train d'évoquer, peut se faire, naître un nouveau commencement, une seconde naissance. Le bonheur d'être, la joie d'exister, ne peut se faire qu'à un deuxième niveau, un deuxième niveau quant à la forme réflexive, quant au contenu jubilatoire et renaissant. C'est cela la deuxième naissance. Il ne faut pas seulement se sentir renaître au moment des printemps réels, la vie ne doit pas être seulement une poursuite de notre propre pesanteur, dans le biologique ou l'existé lourd. Notre vie doit être au contraire une perpétuelle jeunesse, une éternelle jeunesse de l'esprit bien entendu. Cette seconde naissance, on la voit chez Spinoza, on la voit dans vos poèmes, ce que l'on pourrait appeler en prenant un mot spinoziste, mais en lui donnant un autre sens que celui qu'il lui donne l'adéquation, la joie d'être, la joie d'exister à un certain moment, l'entrée dans un vécu qui est l'adéquation à autrui, l'adéquation à soi, l'adéquation au monde, ou, plus simplement, l'accord. Mais un accord qui est à la fois qualitatif, sensible, intuitif, et pensé, réfléchi. Ici dans cette seconde naissance, dans cette adéquation, on atteint à la fin à une espèce de grâce – je prends le mot dans le sens poétique ancien, qui fait que le plus réflexif, le plus construit, devient le plus spontané, le plus naturel. Dans cette nouvelle manière d'être, on peut mettre en évidence un contenu que j'appellerai jouissance du monde. Elle n'est pas, évidemment, l'épicurisme ordinaire ; elle n'est pas l'hédonisme ; elle n'est pas la jouissance au sens freudien ; elle n'est la jouissance au sens de plaisir immédiat, pas la jouissance de l'objet. J'entends par jouissance du monde cette expérience qui est la joie de contempler un monde extraordinaire, celle que l'on rencontre par exemple dans les haïku, ces poèmes japonais très courts ou dans ces poèmes celtes ou gaéliques où on voit, effectivement, une côte, une mouette, un goéland, ou bien dans un haïku trois lignes, l'hôte est attendu, tasse de thé, chrysanthèmes blancs. Je vais essayer d'expliquer ce que je veux dire. La jouissance du monde est un bonheur d'être au monde qui ne peut être pensé, défini, vécu, illustré pour vous mais vécu par vous, que donne par exemple la poésie. Pas n'importe quelle poésie. Pas la poésie « égologique », comme on disait tout à l'heure, mais ce que nous appellerons une poésie du cosmos, une poésie du monde, une poésie de ce que vous appelez le « monde du dehors ». J'ai essayé de dire philosophiquement et réflexivement que l'une des composantes du bonheur, c'est la jouissance du monde, un concept qui paraît abstrait, mais il est clair qu'à l'ultime limite, pour bien le saisir il faut entrer dedans, il faut entrer dans ce qu'il est ; il est la poésie. Il n'y a pas de bonheur sans expérience poétique, soit le sentiment poétique des choses – c'est dangereux – soit la lecture de certains poèmes et leur création. Cela veut dire qu'il y a une coopération, une interdépendance absolument étroite, vitale, substantielle, entre poésie et philosophie. L'un des malheurs de notre monde, ce sont les divisions des disciplines dans notre université.